

Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :

# Se raconter

Un projet de reconstruction  
et de théorisation de récits de pratique



Automne 2021

UQÀM | Chaire de recherche sur  
les enjeux de la diversité  
en éducation et en formation  
FACULTÉ DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION  
Université du Québec à Montréal

  
CENTRE D'INTERVENTION  
PÉDAGOGIQUE  
EN CONTEXTE DE DIVERSITÉ

Centre  
de services scolaire  
Marguerite-Bourgeoys  
Québec 

**Intervenir en contexte de diversité ethnoculturelle :**

# **Se raconter**

**Un projet de reconstruction  
et de théorisation de récits de pratique**



## Récit de Gigi

Jonathan est un élève de 5<sup>e</sup> année (3<sup>e</sup> cycle du primaire) francophone et d'origine congolaise. Il est arrivé à l'âge de neuf ou dix ans, laissant sa mère derrière lui pour rejoindre son père au Québec. À son arrivée, Jonathan a été directement intégré en classe ordinaire. Il éprouve des difficultés et son enseignante a le sentiment qu'il est victime de négligence. Elle décide de signaler la situation à la Direction de la protection de la jeunesse.

## Un parcours ardu

C'est l'histoire de Jonathan, un élève qui, je pense, venait du Congo. À son arrivée au Québec, il devait avoir neuf ou dix ans. Il était francophone donc, il n'est pas passé par une classe d'accueil<sup>1</sup> et est directement allé en classe ordinaire. Cette histoire s'est passée il y a environ dix ans. À ce moment-là, j'enseignais en 5<sup>e</sup> année. En venant s'établir au Canada, Jonathan avait dû laisser sa mère pour rejoindre son père qui vivait déjà ici. Je pense qu'en quittant son pays d'origine, il a vécu un déracinement assez grave.

Jonathan est arrivé dans ma classe au mois de février ou de mars donc, pas en début d'année scolaire. J'ai alors remarqué qu'il était bien habillé. Je l'ai placé près de moi en classe pour le sécuriser et l'aider à s'adapter. Je me disais : « Il vient juste d'arriver et en plus, sa mère n'est pas avec lui. » Je lui ai aussi laissé du temps parce que, même si ça avait été un élève qui n'avait pas eu de problèmes majeurs, quand on est déraciné comme ça... Il fallait qu'il socialise et qu'il comprenne le fonctionnement de la classe parce qu'une classe, ce n'est pas juste de l'enseignement, c'est la société en miniature. Donc, je lui ai laissé du temps pour s'adapter : « Cette semaine, tu écoutes, tu observes... Tu n'es pas obligé de faire les travaux. Fais ce que tu peux. » Il faut laisser un temps d'adaptation à tous les enfants, surtout quand ils « atterrissent » comme ça dans nos classes. Bien sûr, on ne leur laisse pas trois mois, mais quelques semaines. On ne leur dit pas tout de suite : « Fais le numéro quatre de la page deux ! » C'est sûr que, quand les semaines passent et qu'on voit que ça se dégrade au lieu de s'améliorer, il faut agir rapidement. Il y a des enfants qui viennent d'ailleurs et qui s'adaptent très rapidement tandis que pour d'autres, c'est un peu plus long. Si, après trois ou quatre mois, l'élève n'est toujours pas en mesure de s'organiser, il y a probablement un problème et ça prend un coup de main. Et c'est surtout vrai pour ceux qui « débarquent » en plein milieu d'année. Quand ils arrivent au début de l'année, ils apprennent la même routine que les autres enfants et s'adaptent au même rythme parce qu'il y a des élèves qui changent d'école, qui déménagent. C'est plus difficile quand ils arrivent plus tard dans l'année.

Avant d'arriver au Canada, Jonathan avait été scolarisé — ce qui n'est pas toujours le cas des enfants qui viennent d'ailleurs —, mais il n'avait évidemment pas suivi le même programme qu'ici. Il avait certaines difficultés scolaires et était plus faible que les autres de la classe. En plus, comme il arrivait dans la classe après Noël, c'est sûr qu'il avait des lacunes en français et en maths. Il savait calculer, mais quand on arrivait avec des problèmes, ou les nombres décimaux et les fractions, il était perdu. Il a rapidement reçu le service d'orthopédagogie. Son écriture était belle, mais au niveau de la grammaire, il avait beaucoup de difficulté. Avec du recul, je me demande si

<sup>1</sup> La classe d'accueil est un modèle d'organisation des services de soutien à l'apprentissage du français. Ces classes sont composées d'élèves allophones provenant de différents pays qui doivent acquérir les bases du français (à l'oral, en lecture et en écriture) afin de pouvoir par la suite poursuivre leur parcours scolaire en classe ordinaire.

c'était une bonne idée de ne pas l'envoyer en classe d'accueil à son arrivée à l'école. Quoi qu'il en soit, il a reçu beaucoup d'aide de ma part et de celle de l'orthopédagogue. Il a reçu les services qu'il lui fallait, à ce moment-là.

Au tout début, ça allait assez bien. Jonathan faisait ses travaux, mais les choses ont commencé à se gâter au printemps, environ deux mois après son arrivée. Le matin, il arrivait fatigué dans la classe. Graduellement, j'ai remarqué que sa façon d'être vêtu se dégradait et puisqu'il était souvent collé à moi, je constatais qu'il sentait souvent mauvais. Il ne faisait plus ses travaux et j'avais l'impression qu'il était perdu. Quand Jonathan devait faire signer des examens, c'était sa grande sœur qui s'en occupait. À un moment, je lui ai demandé quel âge avait sa sœur et il m'a répondu qu'elle avait 19 ans. Je me suis dit qu'au moins, c'était une adulte, mais j'avoue que je me suis demandé si c'était vrai qu'elle avait 19 ans. Je me suis aussi demandé si Jonathan la connaissait avant d'arriver au Canada ou si c'est ici qu'il avait fait sa connaissance. J'aurais dû le vérifier, mais je n'ai pas pu le faire.

Le père de Jonathan est venu deux fois à l'école. C'était quelqu'un d'articulé qui paraissait bien. Il laissait paraître que tout allait bien, mais je pense qu'il se servait de sa prestance pour camoufler certaines choses. Au début, il nous a menti en nous disant qu'il habitait au même endroit que Jonathan. Il a raconté que c'était la grande sœur qui gardait son petit frère le soir parce qu'il travaillait, mais il ne nous a jamais dit que Jonathan habitait seulement avec elle. Je pense qu'il essayait d'embellir la réalité et qu'il nous mentait, mais on ne pouvait pas le prouver à ce moment. Par la suite, on a su qu'il avait une autre femme avec laquelle il avait peut-être d'autres enfants. Il n'y avait peut-être plus de place pour Jonathan à la maison. Le père ne nous l'a jamais dit ouvertement, mais nous, on sentait que c'était ça qui se passait.

Rapidement, on s'est beaucoup inquiété parce qu'on a remarqué que ça n'allait pas bien et que la situation se dégradait. L'orthopédagogue et moi, on a décidé de faire un signalement à la Direction de la protection de la jeunesse<sup>2</sup> (DPJ). On avait l'impression que Jonathan passait ses nuits dehors à vagabonder. On se demandait vraiment ce qui se passait parce que, à son arrivée, il était toujours bien habillé — il portait des chemises propres —, mais après, il portait de vieux vêtements qui semblaient sales. Quand on voit que les vêtements que porte un élève ne semblent pas propres et qu'il arrive le matin fatigué comme s'il n'avait pas dormi, on s'inquiète. On avait aussi peur qu'il se fasse recruter par des gangs de rue parce que c'était une proie facile; il était tellement jeune! J'ai même pensé qu'il prenait de la drogue parce que ses yeux étaient souvent rouges et qu'il était toujours très fatigué. On savait qu'il se passait quelque chose et cela nous rendait vraiment tristes! Nos élèves, c'est comme nos enfants. On ne veut pas qu'il leur arrive de mauvaises choses. C'est pour cela qu'on a fini par faire un signalement, l'orthopédagogue et moi. On ne l'aurait pas fait la première semaine, mais,

<sup>2</sup> La Direction de la protection de la jeunesse est une organisation dont le but est d'assurer la protection des enfants et des adolescents si leur sécurité ou leur développement est compromis.

quand j'ai vu qu'il n'était pas bien habillé, qu'il ne s'était pas lavé et qu'il avait probablement passé la soirée ou la nuit dehors, je n'ai pas eu le choix. C'est à la suite du signalement qu'on a su qu'il n'habitait pas avec son père, mais avec ses sœurs de 18 et de 19 ans. Finalement, le signalement n'a pas été retenu parce que la DPJ a noté qu'il avait un toit et qu'il mangeait. À l'école, ça nous a frustré parce qu'on savait qu'il y avait quelque chose et on ne se sentait pas pris au sérieux; on était inquiets. Il n'était pas battu, mais on avait l'impression qu'il vivait de la négligence.

Quand il était dans ma classe, il était toujours assis à côté moi. J'ai fait tout ce que je pouvais pour l'aider. J'avais déjà créé un lien avec lui; on se parlait souvent, même s'il n'était pas bavard. Je voyais bien qu'il se passait quelque chose. J'avais l'impression que l'année scolaire allait se terminer et qu'on ne pouvait rien faire. Je me sentais tellement impuissante! J'ai quand même fait tout ce que je pouvais faire avec l'orthopédagogue. On ne l'a pas lâché parce qu'on se doutait qu'il avait besoin de nous. Quand je lui demandais « Comment ça va? », il me disait que ça allait, mais j'avais l'impression qu'il me cachait des choses. Par exemple, il disait qu'il restait au parc jusqu'à neuf heures le soir, ce qui n'est pas nécessairement anormal pour un élève de 5<sup>e</sup> année. Mais j'avais l'impression qu'il devait y rester beaucoup plus tard. Les enfants sont brillants et savent quoi dire pour ne pas qu'il arrive quelque chose. Peut-être que Jonathan avait peur de se confier et d'être encore une fois déraciné? J'essayais souvent de le faire parler et de créer un lien avec lui. C'était difficile! Je pense aussi que sa mère devait lui manquer. Je n'ai jamais su comment ça s'était passé quand son père a décidé qu'il allait venir au Canada. Il ne m'en a jamais parlé.

L'année s'est terminée et Jonathan n'est pas revenu à notre école l'année d'après. Je pensais que tout était fini. J'étais triste parce que je ne savais pas ce qui allait lui arriver. Ce que je vivais, ce n'était pas un sentiment d'échec parce que je ne pense pas que dans cette situation-là, on aurait pu en faire plus avec le temps qu'on a eu. C'était plutôt un sentiment d'inquiétude. Je me demandais ce qui allait lui arriver. En septembre, en voyant qu'il n'était pas de retour, on s'est dit, l'orthopédagogue et moi: « Où est-ce qu'il est? Que s'est-il passé? » Je vivais de l'inquiétude et un sentiment d'impuissance. C'était un enfant intelligent avec beaucoup de potentiel. Il n'avait pas de grandes difficultés d'apprentissage ou de comportement. Mais bon, quand on est enseignant, une nouvelle année commence et il faut que ça roule!

Puis, quelques semaines après la rentrée, j'ai reçu un appel du centre jeunesse où il avait finalement atterri. La police avait vu Jonathan traîner dans les rues le soir très tard et avait fait un signalement à la DPJ qui, celui-là, avait été retenu. Jonathan s'était retrouvé dans ce centre jeunesse où il a passé un certain temps. Quand j'ai appris cela, j'ai été un peu insultée. On l'avait fait le signalement l'année précédente! Puis, les techniciens en éducation spécialisée (TES) du centre jeunesse m'ont expliqué qu'ils m'appelaient parce que Jonathan souhaitait passer du temps avec moi. J'étais sa récompense quand il avait de bons comportements. J'étais vraiment surprise! Ça m'a

touchée qu'il veuille me revoir et que le lien que j'avais tenté de créer avec lui pendant quelques mois à peine l'avait marqué. J'avais été sa première enseignante quand il est arrivé au Canada et ça a dû avoir un impact sur lui. Je n'ai donc pas hésité à accepter.

Quand il avait une permission spéciale du centre, Jonathan venait me rejoindre à l'école. Je l'emmenais manger chez McDonald et ça faisait son bonheur. Je lui payais un souper, on passait du temps ensemble puis j'allais le reconduire au métro. Pendant le repas, on se parlait et il était beaucoup plus bavard que quand il était dans ma classe. Il m'expliquait ce qu'il faisait au centre jeunesse et ce qui se passait. Les autres enfants avec qui il était vivaient eux aussi des choses vraiment difficiles : des parents qui les maltraitaient, qui consommaient, etc. On est allé manger ensemble à quelques reprises quand il avait de bons comportements. Les TES me téléphonaient en me disant qu'il voulait passer du temps avec moi et que c'était sa récompense. Puis, à un moment, je pense qu'il a quitté le centre jeunesse et qu'il est allé vivre avec son père et que les choses se sont un peu arrangées pour lui. Est-ce qu'il a revu sa mère? Je ne le sais pas. Après, je n'ai plus eu de nouvelles de Jonathan.

Si je revivais cette situation aujourd'hui, j'agis de la même façon. Je referais le même signalement à la DPJ parce que je voyais qu'il se passait quelque chose. Mon niveau d'inquiétude était assez élevé pour que j'agisse de cette façon-là. Et je pense qu'on est intervenu rapidement, tout en laissant quelques semaines à l'élève pour qu'il s'adapte au début. Les valeurs et les convictions qui m'ont guidée dans cette expérience, ce sont surtout l'empathie, le réconfort et l'écoute. Je pense que tout le côté humain est très important.

J'ai choisi de raconter cette histoire parce qu'elle m'a marquée et qu'elle sortait de l'ordinaire, mais aussi, parce que c'est un bon exemple de petits gestes qu'on accomplit au quotidien. Dans nos classes, on a environ 26-27 élèves et je pense qu'on ne saisit pas l'impact qu'on a sur eux. Le fait d'aider Jonathan pour faire ses travaux en faisant fi des odeurs — parce qu'honnêtement, des fois, ce n'était pas agréable —, ça nous a permis de créer un lien qui est demeuré après son départ de l'école. Dans le fond, avec du recul, je pense que j'ai peut-être un peu remplacé sa maman pendant ce laps de temps. Le lien qu'on crée avec les élèves est donc vraiment important! Ce ne sont pas de grandes choses qu'il faut faire, par exemple, simplement dire « Bonjour, comment ça va? », le matin. Des fois, on leur donne une petite tape dans le dos pour les encourager et on règle les conflits quand il y en a. Il faut instaurer un climat de confiance dans la classe pour que les élèves soient à l'aise de nous parler. Après, les choses viennent par elles-mêmes. Il n'y a pas de recette magique et on ne sait pas ce qui va arriver à l'avance. Il faut essayer des choses et faire ce qu'on pense être le mieux.

Donc, ce ne sont pas nécessairement des gestes extraordinaires qui ont de l'importance. Il faut être soi-même et y aller avec son cœur. C'est le côté hu-

main qui est important! Le lien enseignant-élève qu'on établit ne s'apprend pas en formation; ce sont de petits gestes et la chaleur des échanges avec les enfants. Quand tu passes à côté d'un élève pour voir s'il a fait son devoir, ce n'est pas grand-chose de lui demander « comment ça va? ». On peut aussi prendre quelques minutes avec l'enfant à la récréation pour l'écouter. On n'a pas besoin de sortir nos cartes de crédit et de leur acheter quelque chose. Notre classe, c'est comme une petite famille. De s'intéresser à eux, ça a souvent un grand impact. Si le parent d'un élève est malade, par exemple, on peut prendre de ses nouvelles, aller le visiter à la maison... Ça n'a pas besoin d'être extraordinaire, mais il faut qu'ils sentent qu'ils sont importants, en les valorisant et en soutenant le développement de leur estime de soi.

Je pense aussi qu'en milieu multiethnique, c'est important de s'intéresser aux élèves et à leurs coutumes. Des fois, on a peur des autres ou on a de la retenue, mais il faut aller au-delà de nos préjugés pour se rapprocher des enfants et de leur famille. Quand on travaille avec une clientèle immigrante, je pense qu'on peut avoir beaucoup d'impact. C'est très important de créer un lien avec les familles. Je pense que des fois, c'est plus facile de travailler avec une clientèle immigrante. Ils ont souvent beaucoup de respect pour l'école et les enseignants. Les parents nous disent souvent qu'ils sont venus ici pour le système d'éducation et nous remercient de ce que nous faisons pour leurs enfants.

Je pense aussi qu'en milieu pluriethnique, il ne faut pas avoir peur d'essayer des choses, tout en respectant le programme. Par exemple, quand le nouveau guide alimentaire est sorti cette semaine, j'ai demandé aux enfants de traduire dans les langues qu'ils connaissent le nom des aliments. Et quand ils ne savaient pas comment écrire les mots, il y en avait qui allaient vérifier dans le dictionnaire. Je leur ai dit de demander à leurs parents. J'ai aussi fait l'activité de la « Fleur des langues<sup>3</sup> » avec mes élèves. Parmi mes 22 élèves, il y avait 16 langues parlées. Selon moi, ça permet de soutenir leur estime de soi et, en même temps, ça leur fait plaisir.

Pour conclure, j'aimerais aussi dire qu'il faut faire attention à nos élèves qui viennent d'ailleurs et qui sont déracinés. Par exemple, j'ai un autre élève qui est arrivé d'Haïti juste après le tremblement de terre. Une fois, il m'a dit : « Madame, ça tremble... », et là je ne savais pas quoi dire. Je savais qu'il venait de vivre quelque chose. Tout ce que j'ai trouvé à lui dire c'est : « Viens t'asseoir à côté de moi et ça ne tremblera pas... » À ce moment-là, je n'avais peut-être pas une réponse de grande psychologue, mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre? On est 28 dans la classe et, lui, il dit que ça tremble parce qu'il pense qu'il va y avoir un tremblement de terre tout le temps. Des fois, on ne se sent pas formé pour intervenir, mais je ne pense pas qu'il y ait une formation pour ça. Il faut faire appel à notre jugement professionnel et faire ce qu'on peut parce que les psychologues ne sont pas toujours disponibles et qu'il faut agir rapidement. Nos élèves doivent se sentir en sécurité à l'école.

3 <https://www.elodil.umontreal.ca/fileadmin/documents/Guides/eal/22-complet.pdf>

Comme certains ont vécu des choses vraiment difficiles avant d'arriver, il faut d'abord les stabiliser et après mettre l'accent sur le scolaire. Plusieurs élèves qui viennent d'ailleurs sont très résilients, mais il faut les soutenir. Ça prend un certain niveau de bien-être aux enfants pour réussir. On met beaucoup l'accent sur les taux de réussite, mais quand un élève ne réussit pas, qu'est-ce qu'on fait ? En tant qu'enseignant, il faut soutenir l'élève en faisant du mieux qu'on peut.

